

Le barde chante ce qu'il peut

Nous placions nos dieux dans les angles de nos pièces afin qu'ils ne dérangent pas et veillent ainsi discrètement sur nos vies. On plaçait haut leurs figures afin qu'elles dominent la pièce entière, cacher nos gestes à nos dieux n'avait guère d'importance mais on souhaitait pouvoir se retourner sur eux et les apercevoir à tout instant. Nous n'avions pas de rituel par lesquels nos vies auraient pris les contours d'une routine douce et prévisible, nous n'attendions aucun retour du temps, ainsi nous fallait-il une présence constante et cependant discrète... Lors de nos voyages, on emportait leurs figures dans des boîtes dont une des parois manquait afin qu'on puisse les voir plus facilement; certaines boîtes avaient un petit système qui permettait à la figure de tourner et de présenter ainsi tantôt sa face, tantôt son profil de manière analogue à celle qui paraissait à nos yeux dans les angles de nos pièces... Nos maisons n'étaient pas grandes mais on y ménageait de grandes ouvertures car il fallait que la nature y entrât le plus possible, sans cela ce qu'on craignait le plus, c'était l'enfermement.

On avait aussi construit dans nos maisons quelques passages sombres dans lesquels nous ne passions pas sans un certain effroi; ainsi nous l'avait conseillé les anciens qui le tenaient de leurs pères encore plus anciens. Ainsi avait-on dans nos constructions, une certaine tradition qui semblait nous empêcher d'agir de façon singulière car elle était bien supérieure à ce que chacun pouvait envisager de neuf. Elle coupait les bras, suivant ce qu'en disaient certains de nos sages, et la dépasser était difficile. On nous racontait pourtant que nos dieux avaient trôné au milieu de nos pièces et régenté nos vies avec plus d'autorité qu'aujourd'hui; certains d'entre nous rêvaient de ces temps anciens qu'il était cependant difficile de comprendre. « Il leur faudrait, disait-on, reconquérir la gloire qu'ils s'étaient acquise » mais cela semblait un vain mot car la modestie avait pris le dessus et nous menions nos vies avec eux à l'abri de nos maisons... Chantant avec le dieu de la flûte, le chant dédié à l'amour, on dit: je laisse mon intelligence et ma réflexion et je donne mon corps au dieu Amonfou, avec lui j'abandonne la compréhension! Ton unique beauté est insurmontable..., chantant donc ainsi dans nos maisons, nous regardons en coin la figure du dieu qui sourit et alors il nous arrive de danser doucement en frôlant les coins sombres et en regardant dehors les champs et les haies de nos territoires assagis. « Sampara Malkaus » répétons-nous car c'est le dieu du dehors dont nous n'avons aucune figure.

Combien d'exils l'homme supporte-t-il? Combien d'enfermements divers dans nos journées ouvertes lorsque le matin déjà il faut reprendre le vêtement de travail et accomplir la tâche qui est venue s'imposer à nos pensées tandis que nous rêvions encore sur toute la surface de nos peaux à des chaleurs enveloppantes, à des matinées fainéantes dans les lits épais que nous aimons; combien d'enfermements encore lorsqu'il nous faut avant même de courir sous le soleil qui nous tire dehors nettoyer l'intérieur de nos maisons et la face de nos dieux de bronze, de plâtre ou de marbre, lorsqu'il nous faut encore choisir dans les habits, ceux qui seront adaptés à ce qui se

propose, non pas seulement, ou toujours, la tâche à accomplir mais parfois aussi ce qu'on nomme loisir, un plaisir dont il nous faudrait jouir et qui vient s'imposer comme un ordre urgent; alors dès le matin dans nos petits royaumes nos envies se retournent en labeur et nous condamnent à ne rien faire de bon. Mais pourquoi donc nous faudrait-il faire quelque chose de bon, se dit-on et c'est ainsi que commencent et se développent des états qui entravent nos actions. Il nous arrive alors comme aux enfants de boudier les plaisirs qui s'offrent, renonçant à l'activité pour épuiser la fébrilité harassante des idées qui nous obsèdent. On se tient à la table de déjeuner et on regarde la figure de nos dieux avec intensité sans penser à rien... Certains restent ainsi prostrés quelques bons quart d'heure, puis des heures et des journées entières, petit à petit, on les voit sombrer; qui a connu celui-là qui était vif et joyeux, connaît celui-ci qui est lent et étroit et, malgré le sourire qui fleure à ses lèvres entrouvertes, ce n'est pas la joie qui s'exprime ainsi mais l'hébétude et le renoncement.

On dit que le souvenir est le plus grand remède de l'âme, particulièrement celui d'avant les histoires qui plonge dans les temps anciens des chasseurs cueilleurs. On rêve ainsi dans nos maisons de sortir enfin et pour toujours dans le monde du dehors. Nous y perdre définitivement serait, on l'imagine, une grande joie ou pour le moins quelque chose surviendrait d'un coup qui nous briserait. Mais on est inquiet d'une substance qui s'est répandue en même temps que grossissait notre population; on dit que lorsqu'on se baigne dans l'eau, qu'on se roule dans l'herbe ou qu'on mange des baies, on ne la sent pas mais qu'ensuite on meurt d'une lente maladie qui ne nous fait pas tant souffrir, car nous savons lutter contre la souffrance, qu'elle détruit notre volonté d'agir et angoisse nos corps en conséquence ... Par l'esprit, nous remontons les temps car « ils glissent, dans nos plaisirs remémorant, de fines meurtrissures », a chanté le barde... Tous nos souvenirs ne sont pas égaux, certains nous tissent des étoffes et peuvent être consommés en commun, d'autres sont solitaires et sont comme des colles...

« Ouroboros encercle nos yeux » chante encore notre barde, c'est sa manière à lui d'expliquer pourquoi nous ne sortons pas mais il se trouve que nous n'en avons pas envie, disons-nous plus simplement ; cependant il ne serait pas juste de croire que c'est la seule raison, il y a que nous avons tant vu, tant vu du monde autour de nous lorsque nous avons voyagé, tant nous nous sommes égarés parmi des populations étrangères qui n'étaient étranges qu'en surface. Oui, nous nous sommes lassés de n'être pas emportés par ces populations qui laissaient en nous quelque chose d'insatisfait. Impossible pourtant de dire ce que c'était car nous n'attendions rien d'elles particulièrement mais nous avons vu qu'elles nous étaient semblables en beaucoup de points. Cependant, elles apportaient des nuances dans les détails, des nuances que nous découvrons si nombreuses qu'elles nous rejetaient en quelque sorte. Il était impossible d'être de ces populations lorsqu'on n'en était pas issu, voilà ce que nous avons senti et cela nous avait guéri des voyages et de leurs errances; nous errons maintenant au milieu de nous-mêmes mais à chaque minute aussi, quelque chose date, on ne manque donc pas de remède pour nos âmes...

Nos dieux nous regardent avec sympathie, nous sommes leurs amis, ils ne nous comblent pas mais ne nous affaiblissent pas non plus; leur présence rassure à peine mais c'est quand même comme si notre monde était encore habité bien que nous sachions qu'il ne l'est plus; il ne l'est plus depuis longtemps depuis que nos maisons se sont retirées derrière leur vitres car ce n'est pas nous qui avons choisi la vie que nous menons; depuis longtemps nous ne menons plus rien, peut-être est-ce nos dieux à travers leurs figures qui nous retiennent, que peut-on savoir de ce qui se trame dans le monde que nous avons connu mais que nous ne connaissons plus? Voici donc les réflexions que nous nous faisons tandis que nous vivions enfermés. Nous tournions en rond et, comme on dit que les coquillages ont subit une torsion de l'abdomen qui entraîna la coquille, nous avons transformé nos maisons qui en quelques sorte se sont tournées vers nous, ce qui est difficile à comprendre; mais ne faut-il pas imaginer que comme les figures de nos dieux, elles posent leur regard sur nous et par leur stabilité finissent par nous subjuguier?

Déjà nous avons pris l'habitude de faire des remparts et des villes importantes et nos idées de construction s'en étaient élargies. Il nous avait fallu exagérer car elles s'étaient émancipées à tel point qu'elles n'avaient plus besoin de nos mains; ce qui voulait dire qu'il n'était plus nécessaire de construire rien de véritable comme des fortifications, des châteaux ou des temples. « Ah, mais que se passait-il? » voilà nos gémissements; cependant « viendra les temps de désharmonie! », nous en étions sûrs et nous le clamions dans les angles de nos maisons car il semblait qu'en ces endroits les sons portaient d'avantage, bien qu'encore on pût se convaincre que ce n'était pas vrai mais les coins ne formaient-t-ils pas étrave pour le dehors, fendant le flot de l'air et du monde de manière plus efficace que les plans de nos murs? Qui peut le savoir, disions-nous et nos dialogues avec le monde se contentaient de cela, ce qui était exagéré, il faut en convenir.

Les dieux étaient-ils trop éloignés pour s'intéresser aux hommes, n'ayant laissé que leurs figures de bronze, de plâtre ou de marbre pour subjuguier comme le font les causes lointaines des lendemains. On avait pourtant le confort nécessaire à vivre sans souci et sans crainte mais des idées creusaient dans nos ventres des sortes de vides qui certains disaient ressembler à des tombes. Mais que sont les tombes où viennent reposer nos cadavres comparées à ces vides qui torturent doucement et enlèvent tout sens à nos activités?

On a mis la figure de nos dieux afin qu'on éprouve dans nos maisons une présence qui comble nos journées vides; et les voilà qui trônent discrètement mais ce n'est plus que des objets que l'on dépoussière ou bien change de place « que penses-tu de l'effet, dans ce coin là? ». S'ils sont les images de ce que furent les dieux tels que nous nous les représentions, il n'en émane aucune force mais au contraire une sorte d'absence car ils sont un rappel qu'il y a, ailleurs dans le monde, des espaces où ils regardent, « car ayant regardé, ils regardent encore », raisonnons-nous. Au delà donc de nos murs, quelque part hors de nos lotissements, il y a des endroits où se rencontrent leurs yeux, et ils se voient par delà nos murs mais qu'en font-ils, que font-ils? Ainsi leur présence qui rend tous nos gestes joués est une présence fausse et le spectacle que nous

donnons ne l'est que pour nous. Ainsi poursuivons-nous nos vies, non sans crainte, il est vrai, plaçant dans les angles de nos lieux la figure de nos dieux, sans l'exagération donc de les jeter au feu mais les logeant en bordure

On ne sait pourquoi, il nous vient des morbidités, on se sent entouré par nos morts ou bien l'on sent que bientôt nous mourrons aussi, ou bien encore nous sentons notre disparition, notre noyade dans les petits endroits sans expansion de nos maisons. La rencontre d'un ami est toujours dangereuse, il rappelle par sa présence d'autres amis disparus; il n'y a que les enfants qui insufflent un peu de joie dans nos vies moroses; et encore, il ne faut pas les voir souvent car ils deviennent vite comme des habitudes. On a tenté de s'enfourer à l'intérieur de nous-mêmes et voilà que nous en sommes sortis par manque d'appétit, ennui et souci. Il nous faut maintenant cesser de nous regarder pour revenir dehors où nos dieux jettent leurs yeux; cependant, il subsiste au ventre une crainte; qu'est-ce, si ce n'est celle qu'il n'y ait rien de plus qu'en nos maisons, une crainte donc que le cosmos silencieux abîme nos pensées et les noie sans sourciller.

« J'ai chanté les fines meurtrissures de l'âme et le cercle qui enferme les yeux, je ne peux chanter les ruisseaux joyeux et les vents impétueux, la contrée est jonchée de maisons détruites et les habitants errent dans les ruines, mais je chante la lente sclérose des gestes sous le cosmos silencieux». Le barde chante ce qu'il peut